

Zeitschrift:	Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band:	17 (1879)
Heft:	38
Artikel:	On Combremouni que dévezè ein anglais sein s'ein démaufiâ
Autor:	[s.n.]
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-185343

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE CONTEUR VAUDOIS

nage. Voyez-vous d'ici l'état de guerre d'une maison dans laquelle madame ferait porter huit brantées d'eau par jour à sa cuisinière. A moins que celle-ci n'eût un caractère très facile, le danger d'une révolte avec gros mots se manifesterait à chaque brantée et ne pourrait être conjuré que par des gages énormes. »

Puis le conférencier termine ainsi :

« Chacun sait qu'à la fontaine se racontent tous les cancans des ménages, que les réputations y sont souvent déchirées, que tel mot rapporté de la fontaine à la maison a empoisonné une vie, gâté un ménage ou séparé deux jeunes coeurs qui s'aimaient. La distribution d'eau à domicile supprime les cancans de la fontaine et procure aux populations qui en jouissent des faces bien lavées, des mains bien nettes et des âmes paisibles. »

Il n'est pas possible d'offrir à boire d'une manière plus séduisante, de dire avec plus d'esprit : « Prenez mon... eau ! »

Nous empruntons au carnet d'un voyageur de commerce, collaborateur assidu du *Petit Journal*, une esquisse, prise sur le vif, d'un chef de cuisine. La voici :

Le chef, c'est un personnage.

Et pas seulement les grands chefs des grandes maisons et des grands hôtels, mais encore nos petits chefs des petits hôtels des plus minces bourgades.

Garçons de course et garçons de salle, filles de chambre et laveuses de vaisselle, gâte-sauces et marmitons, Nicolas, Baptiste, Rosette, tous baissent pavillon devant lui. C'est le chef !

Dans sa cuisine, il est roi.

Il faut le voir les jours de repas de corps, au moment du coup de feu, ou tout simplement le dimanche, quand il a revêtu son uniforme de basin blanc tout frais repassé par la blanchisseuse... une neige ! mes enfants, une neige !...

Il y a les vieux... pardon ! les anciens, les vétérans, à la prestance majestueuse, à la face rubiconde, au nez truculent. Ces nez-là sont pour le cuisinier la balafre, pour le grognard.

Il en ont vu des sauces !

Mais arrivons aux jeunes chefs ; ils sont en général coquets et galants. J'en connais même de fort distingués. Dame ! n'est pas chef qui veut. Il faut une certaine éducation. Certains doivent le jour à des maîtres d'hôtels, et seront maîtres d'hôtel à leur tour... sans compter ceux qui finissent par épouser la bourgeoisie. N'est-ce pas chose connue que les feux de l'amour s'allument à ceux de la cuisine !

Quant à nous autres commis-voyageurs, nous ne dédaignons pas de serrer la main du chef. Il est de nos amis. Dans les petites villes où le café se trouve voisin de l'hôtel, il vient en costume de travail faire sa partie de billard avec l'un de nous.

Moi qui suis gourmand, je fais mieux encore, je lui rends visite dans son laboratoire. « Chef, que

nous donnez-vous ce soir ? » Où bien quelque encouragement : « La matelote d'hier était exquise ! »

Revenons à nos jeunes chefs. Ne vous disais-je pas tout à l'heure qu'il y en avait de distingués, de jolis garçons et, comme tels, chéris des belles... Exemple :

Pas plus tard qu'en juillet dernier, j'étais aux eaux de Luxeuil. Il y avait bal au Casino. Le dernier bal de la saison. Peu de danseurs. Un seul qui fut remarquable : jeune, élégant, spirituel !... Et qui valsait ! qui polkait !... « Un fils de famille ? » pensaient ces demoiselles. Et toutes, même les plus huppées, se faisaient honneur d'être choisies par ce beau coq... Le coq du bal !

Un secrétaire d'ambassade ?... un lieutenant de hussards ?... un sous-préfet pour le moins ?

Quelques-unes rêvaient déjà mariage...

Quelle chute le lendemain ! Quelles désillusions ! quelles colères ! On apprit que c'était le chef du *Lion rouge*... du *Lion vert*... du *Lion jaune*... Ce sont tous des lions... là-bas... y compris notre jeune chef !

Eh ! pas tant de dédains, mesdemoiselles. La cuisine est un art, et qui plus est, un art français. Comme les autres, il a ses titres de noblesse, et qui remontent assez haut. Cadmus, l'aïeul de Bacchus, le fondateur de Thèbes, commença par être cuisinier du roi de Sidon. Antoine, quand il était content d'un repas, donnait une ville à son cuisinier. Il est vrai qu'en revanche Venceslas VI, mécontent d'un rôti, faisait mettre le rôtisseur à la broche.

Est-ce que le cardinal Mazarin n'avait pas été quelque peu cuisinier ? Avant la politique, le macaroni.

Personne ne conteste la gloire de Vatel, ce fameux maître d'hôtel du surintendant Fouquet, puis de Monsieur-le-Prince, qui se transperça de son épée parce que la marée était en retard.

Faut-il citer encore Brillat-Savarin, le physiologiste du goût ; l'illustre La Guepière, cuisinier de Napoléon I^e ; Carême, son élève, et qui fut un écrivain érudit par dessus le marché, etc.

Tout dernièrement, l'empereur d'Allemagne avait voulu renoncer à son maître d'hôtel, un Parisien, pour se vouer exclusivement à la cuisine allemande. Pouah ! au bout de quelques semaines, cédant aux prières de son estomac, il se vit contraint de le rappeler à lui. Il était vaincu par un cuisinier français.

Terminons par le vieil adage :

On devient cuisinier, mais on naît rôtisseur...

Car il est trois grades dans l'art culinaire :

Rôtisseur, saucier, pâtissier.

Ce dernier n'est pas le seul qui fasse des boulettes...

**On Combremouni que dévezè ein anglais
sein s'ein démaufià.**

On bon païsan dè pè Combrémont, qu'avai dão bin áo sélao et prão papái dein lo gardaroba, sein comptâ lè pions dè bas catsi dézo 'na pila dè linsus, étai z'u à l'espousechon dè Paris. Quand l'eut

vu l'essenciet, sè peinsà : « On s'ein fot; on ne châi vint pas ti lè dedzão coumeint ào martsi dé Payerne, et du que su quie, que ne fé pas fanta à l'hotô, vu allâ tant qui'à Londres, qu'on dit que cein est onco pe grand què Paris, que ce cein est veré, faut que lâi aussè on rudo territoire; voudré bin vairé lo plian, kâ cein dâi férè on rudo lâivro. Noutra fenna, la Marienne, mè marqué su sa lettra que tot va bin, que la modze n'est pas onco presta et que n'è pas couâite dè retornâ. » On matin, don, modè pè lo tsemin dè fai et tot allâ bin tant qu'à la granta gollie. Ye renasquà on momeint devant dè montâ su lo bateau, et tot parâi s'hazardâ. Po passâ delé, l'alla prâo bin; l'eut bin cauquiès rebouillèmeints dein l'estoma que fe quie on mo-meint à bu dè reindrè; l'étai lo mau dè mer (mâ lo vretâblo, et pas cé d'Aclieins). Démardâ on verro dè gotta su le bateau et cein lo repicola tot à fé. Enfin la véprâo, l'arrevont débarquâ pè Londres. Lo gaillâ fe rudo ébâyi dè vairé ti lè na-viots, liquettiés et niss-chrétiens qu'étiont dein lo port. « Cré tonaire, se fasâi; l'est onco on autre commerce qu'à Yvoneind, tot cosse. » Et ein vollieint s'amusâ ti lè vouâiti, Mî restâ tant, que lè rattès coumeindront à sè corriatâ dein son veintro et que erévûvè de fan. Adon sè peinsà portant d'allâ cassâ oquid et l'intrè dein lo premi cabaret à man drâite. Avoué tant d'édhie, se sè peinsà, lo pesson dâi pas érè tant rá, ni tant ichai; on n'ein medzè pas tant soveint pè Combrémont; m'ein faut! Adon tapê su la trablia avoué son baton et démandé ào so-mellié :

— Dites-voi, mon ami, apportez me voi une bonne fricassée de poissons, et pi deux déci.

— Aoh! speak english, i dont understand you!

— Plati?

Ma lâi l'Anglais ne savâi pas on mot dè français et le Vaudois ne compregnâi gotta ào baragouinadzo dè l'autro et portant lâi faillâi à medzi coute qui coute.

— Vous savez bien, se fasâi à l'Anglais, ces petites bêtes qui nagent dedans l'eau, que ça est aussi vi que des groumiliettes et pi qu'elles ont des côtes qu'on leu dit des arrêtes que ça fait un ma du diable quand ça s'accroche dans le cou.

— Aoh! no, no, no, se fasâi adé l'autro ein sé-coseint la tête dè coté.

— Tè bombardâi te pas lo commerce, se djurâvè noutron coo, mè faut portant oquie à rupâ... Eh bien écoutez voi, se fe ào carbatier, pisque je suis pas fotu d'avoi des poissons, je m'en fischt! apportez-me voi du.....

— Aoh! yes, fischt, fischt, wery well! que fe l'autro ein lâi copeint lo subliet et de 'na cabriole, châoté à l'hotô lâi queri onna pliatâlè dè bolliats.

Et vouaïque coumeint on Combremouni a pu dévezâ ein Anglais sein l'avâi recordâ.

Monsieur le rédacteur,
Votre histoire de la momie publiée dans le pré-

cédent numéro du *Conteur* m'en a rappelé une autre du même genre, qui amusera peut-être vos lecteurs. La voici :

C'était en 1862. Un vol considérable de diamants venait d'avoir lieu chez un des plus riches joailliers. Le télégraphe avait joué dans toutes les directions, la police des villes frontières mise sur pied, les postes de douaniers renforcés d'un piquet de gendarmes armés jusqu'aux dents.

Un train express filait vers Bruxelles. Dans un compartiment réservé des premières, se trouvaient deux jeunes époux, Stéphan et Marthe, unis le jour même, qui allaient passer à l'étranger le premier mois de leur union. — Après le dîner officiel, auquel assistaient les grands parents et quelques amis, et avant le bal qui préparait toute sa splendeur, Stéphan avait enlevé sa femme.

Les familles des époux étaient riches; les cadeaux avaient abondé. La jeune femme n'avait pas eu le temps d'examiner tous ses joyaux, et elle grillait de les admirer à son aise. Les premiers instants du voyage se passèrent en petites caresses innocentes, mais Marthe avait les yeux fixés sur un coffret d'ébène incrusté de nacre chatoyante... On ouvrit le coffret, et la jeune femme, avec une joie enfantine, se mit à étaler sur le coussin toute une série de boîtes recouvertes de velours et ornées d'un blason imprimé en or. A travers le globe de cristal épais qui l'entourait, la lampe du wagon ne tamisait qu'une lumière incertaine, vacillante; mais bientôt le compartiment fut inondé de lueurs chatoyantes, d'étincelles multicolores, d'éclairs éblouissants. A la vue de toutes ces richesses, Marthe battit des mains. Stéphan, que la joie naïve de sa femme rendait heureux, souriait. Marthe aurait bien désiré se parer de tous ses joyaux, mais elle avait oublié d'emporter un miroir; aussi fut-elle fort désappointée quand elle s'aperçut que cet objet indispensable lui faisait défaut.

L'embarras de la jeune épouse ne fut pas de longue durée; la curiosité des femmes est ingénieuse : elle fit asseoir son mari en face d'elle et commença de le parer de tous ses colliers. Stéphan se prêta volontiers aux caprices de sa femme. Pour lui épargner de tendre les bras vers lui, il se mit à genoux, et elle continua de l'orner. Plusieurs broches furent fixées à sa cravate, à son gilet, aux plis de sa chemise. Les petits peignes d'écaille à tête de saphir s'implantèrent dans sa chevelure. Mais beaucoup de bijoux durent rester dans leurs écrins, faute de place. Marthe était presque inconsolable. Tout à coup, le train s'arrêta. Un employé vint crier aux portières : « Valenciennes! » Au milieu de ces petites folies, le temps avait passé bien vite; quelques minutes encore, et l'on arrivait à la frontière. Il fallut remettre à la hâte les bijoux dans le coffret.

Sept heures s'étaient enveloppées depuis le départ du train. Stéphan conduisit sa femme au buffet de la station et se réudit ensuite seul à la douane. « Fotre bâsse-bort? » lui cria un gendarme dans un français germanisé. « Depuis quand a-t-on besoin de passe-port pour venir en Belgique? » répondit Stéphan. Et il passa plus loin. Les gendarmes le suivirent et ne le quittèrent pas des yeux. Il pensa dès lors que peut-être on était sur la trace de quelque banqueroutier, assassin ou conspirateur. Au moment où il se disposait à aller rejoindre sa femme, un douanier lui intima l'ordre de le suivre dans la chambre de visite.

« Déshabillez-vous, lui dit-on. — Mais je n'ai rien à déclarer. — C'est égal, c'est l'ordre. » Stéphan ne répliqua plus, il satisfit au règlement, et la liberté lui fut bientôt rendue.

Pendant ce temps, un brigadier de douane, accompagné d'une matrone, s'était approché de Marthe. « Madame voyage seule? » lui demanda-t-il. — Mon mari est à la visite des bagages, répondit Marthe. — En attendant son retour, si madame veut bien suivre cette dame, reprit le brigadier en désignant la matrone, ce sera autant de temps de gagné. — Pourquoi faire? fit ingénument Marthe. — Pour passer à la visite. » Marthe, interdite, ne bougea pas. « Oh! madame n'a rien à craindre, je serai seule avec elle, reprit la matrone.